

# ELOGE DE JACQUES PROUST 1926-2005

par

**Michel Gayraud**

*(Discours de Réception académique)*



**ACADEMIE DES  
SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER**

**2007**

*Site WEB: <http://www.biu-montpellier.fr/academie>*

**Séance du 21/05/2007, Bulletin n°38, pp. 323-336 (édition 2008)**

Dans les carrières civiques au service de la cité, les juristes romains distinguaient les honneurs et les charges. Même si le mot “charges” s'est peu à peu alourdi de coercition et de contrainte, il n'était pas afflictif ou péjoratif. C'était les devoirs qu'il fallait accomplir pour le renom de la cité et le bien de ses habitants, comme par exemple la prise en charge, sur sa fortune personnelle, de la construction d'un temple ou l'organisation de spectacles. En me confiant la charge d'être l'un des vôtres, vous ne me demandez pas, je pense, de vous construire un amphithéâtre. La charge d'académicien est faite de présence fidèle et régulière, de participation à vos travaux, d'aide à l'organisation, de publications si possible fréquentes, de disponibilité à l'égard des uns ou des autres, pour peu que, dans mon cas, l'on ait besoin de compétence en Antiquité romaine ou sur la gestion du système éducatif français.

C'est à l'honneur que se rattachait la dignité. Je ressens la dignité de l'honneur que vous me faites en m'accueillant parmi vous, à l'aune de votre histoire. La célébration avec faste et succès du tricentenaire, en octobre 2006, de l'Académie des Sciences et Lettres, héritière de la Société Royale des Sciences, a montré la richesse de votre institution et le prestige dont elle jouit en France. Vous avez compté parmi vous des historiens respectés et lointains, comme Eugène Thomas, Alexandre Germain et Augustin Fliche. Mais l'honneur pour moi est, plus particulièrement, de me retrouver dans l'assemblée où siègèrent des maîtres éminents de ma discipline, qui ont toujours été présents près de moi pour m'aider. Il m'est difficile de ne pas évoquer, même brièvement, les figures d'Emilienne Demougeot et d'Hubert Gallet de Santerre. C'est le Recteur Gallet de Santerre qui était doyen de la Faculté des Lettres lorsque j'y fus nommé assistant. Il a souvent accueilli mes travaux dans la Revue Archéologique de Narbonnaise qu'il avait fondée et qu'il a longtemps dirigée. Emilienne Demougeot m'a reçu dans la section d'Histoire ancienne qu'elle conduisait d'une main bien plus ferme que son apparente fragilité l'aurait laissé croire. Bien que ses recherches personnelles aient été éloignées des miennes, dans l'espace et le temps, elle m'a beaucoup appris sur la rigueur et la précision du métier d'historien qu'elle comparait volontiers à celui du biologiste. Elle m'a fait l'honneur d'être à mon jury de thèse en Sorbonne et m'a soutenu toutes les fois qu'il a fallu dans les étapes de ma carrière.

La dignité que vous me conférez est encore rehaussée par mes prédécesseurs au vingt-deuxième fauteuil des Lettres. Monsieur le Secrétaire Perpétuel en a rappelé la liste ; je ne la répèterai donc pas. Je dirai simplement combien je suis frappé par sa brièveté et par conséquent par la durée de l'immortalité de ses titulaires : vingt-trois ans pour Antonin Glaize, fondateur de la Société pour l'étude des langues romanes, quarante-quatre ans pour le doyen Gaston Morin, vingt-six ans pour Jacques Proust. J'en accepte volontiers l'augure.

Peut-être me pardonneriez-vous de conter quel fut mon premier contact avec Jacques Proust. Au début de l'année 1963, j'étais agrégatif à la Sorbonne. Au programme du concours figurait, entre autres, une question d'Histoire moderne : "Culture et société en Europe au siècle des Lumières". Par un hasard qu'avait orienté un de mes professeurs, je consultais un jour le tableau des thèses affiché dans le hall de la bibliothèque, près de la vénérable et baroque salle Louis Liard. Je pus y lire que Jacques Proust soutiendrait en février une thèse de doctorat ès lettres sur "Diderot et l'Encyclopédie". J'en fis un modeste profit loin d'être à la hauteur de ce monument de recherche. Quelques semaines passèrent. Selon une tradition immémoriale, oubliée depuis, le concours débuta le 15 mai par une épreuve de sept heures en Histoire de l'Antiquité : c'est le rôle de la famille des Barcides en Méditerranée occidentale au III<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ qui en fut le sujet. A la troisième épreuve, le 18 mai, vint le tour de l'Histoire moderne. La question fut brève, bien qu'accompagnée d'une longue chronologie : "L'Encyclopédie et les encyclopédistes". Avec la faconde du débutant, je commençai ma copie par une phrase qui fut à peu près celle-ci : "Comme vient de le montrer une thèse récemment soutenue en Sorbonne sur Diderot et l'Encyclopédie etc.". Au résultat ma note sur l'Encyclopédie fut sensiblement le double de celle sur Hannibal et les siens. C'est ainsi que commença une carrière d'antiquisant.

L'Académie des Sciences et Lettres s'est honorée d'accueillir Jacques Proust en 1978. Ce faisant, elle a compté parmi ses membres l'un des deux ou trois dix-huitiémistes les meilleurs de son époque, je ne dis pas de France ni d'Europe, mais du monde. Jusqu'à son décès brutal, d'une crise cardiaque, le 19 septembre 2005, il est resté un membre très actif de votre compagnie, comme en attestent ses communications publiées dans le Bulletin. Lorsque vous l'aviez élu, il avait souhaité prononcer l'éloge de son prédécesseur, Jeanne Galzy, prix Femina 1923, bien qu'il n'y fût pas obligé par le règlement puisque celle-ci, pour des raisons physiques, ne s'était pas soumise à l'épreuve. Me voici donc, conduit à parler aujourd'hui de Jacques Proust, de l'homme et de son oeuvre.

Lorsque les rhéteurs grecs et romains enseignaient la pratique oratoire aux jeunes gens soucieux de faire carrière en politique et au barreau, il venait un moment dans le cursus, après l'acquisition des lieux communs, c'est-à-dire des argumentations générales qui, tels le courage ou la couardise, l'avarice ou la générosité, pouvaient servir à toute sorte de plaidoiries, et avant la prosopopée qui faisait parler un héros d'antan, où le professeur abordait le discours d'éloge. La rhétorique, telle qu'elle était conçue, étant un système de règles et de procédés minutieux dont l'observation ne pouvait qu'aboutir à un oeuvre parfaite, je me suis résolu à m'inspirer d'un schéma aussi prometteur. Si l'on en croit le traité de rhétorique qu'un anonyme écrivit vers 85 av. J.C. pour l'instruction d'un jeune homme, nommé Herennius, l'éloge devait commencer par les origines et l'éducation de celui qu'on voulait honorer, suivies des biens acquis, matériels ou moraux tels les amis qu'il avait pu se faire. Puis venaient son portrait, et enfin ses actes dans l'ordre thématique, avant de terminer par les circonstances de sa mort et la gratitude de la postérité. Jacques Proust le savait bien puisque, analysant l'oeuvre de Jeanne Galzy pour en faire l'éloge en 1979, il écrit qu'il faut éviter de lire une oeuvre dans l'ordre arbitraire de la succession chronologique. On doit, au contraire, repérer quelques thèmes dominants et les suivre, comme la terre, la prison, le secret, le

miroir pour la romancière, car, dit-il, c'est l'oeuvre qui explique la vie de l'auteur et non l'inverse. Je ne dérogerai donc pas à ces vieilles règles qui assuraient, paraît-il, le succès des orateurs antiques.

Poitevin d'origine, élevé dans la religion protestante, Jacques Proust naquit le 29 avril 1926 à Saintes où son père était greffier au tribunal. C'est dans le collège de cette ville puis au lycée de Poitiers qu'il fit ses études secondaires. Après avoir préparé le concours au lycée Lakanal, il entra à l'Ecole Normale Supérieure de la Rue d'Ulm dont il fut l'élève de 1947 à 1950, avec Michel Foucault comme condisciple et Louis Althusser pour professeur. Reçu à l'Agrégation des Lettres dès son premier concours en 1950, il fit son service militaire d'octobre 1950 à octobre 1951. Affecté d'abord à la Brigade des Chasseurs de Vincennes, il fut ensuite dirigé sur l'Ecole d'application des élèves officiers de réserve de Saint-Maixent dont il sortit sous-lieutenant. Par la suite, après diverses périodes d'instruction en 1952, 1958, 1959, suivies sans enthousiasme, il acquit le grade de capitaine de réserve d'infanterie et, dépourvu de fibre militaire, il arrêta à ce niveau son ascension dans la hiérarchie des armées.

Nommé en octobre 1951 au lycée de Sens, il n'y fut pas installé. Mis à la disposition du Ministère des Affaires Etrangères, il fit ses débuts comme professeur de Première au lycée français de Vienne (Autriche), prémices d'une carrière qui devait toujours conserver une forte orientation internationale. Après y avoir enseigné deux ans, il revint en 1953 au lycée d'Evreux, puis de 1954 à 1957 au collège Stanislas de Paris. C'est de là qu'il s'orienta vers l'enseignement supérieur. Nommé assistant de Littérature française à la Sorbonne, il y resta jusqu'à ce qu'en 1961 il soit élu, selon l'ancienne terminologie, Chargé d'enseignement à la Faculté des Lettres de Montpellier. Cela signifiait que ses thèses de doctorat étaient prêtes pour une soutenance imminente et qu'il était promis à une chaire. Sa grande thèse, en effet, fut soutenue le 2 février 1963 à Paris, devant un jury présidé par René Pintard, professeur en Sorbonne. Son arrivée à Montpellier fut accueillie avec une grande satisfaction car il n'y avait pas encore de spécialiste du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Peu à peu, il gravit l'échelle universitaire : professeur titulaire en 1963, à l'âge de trente-sept ans seulement, il devint professeur de première classe en 1980 et obtint la classe exceptionnelle en 1985. L'année suivante, en 1986, il décidait de prendre sa retraite ; il n'avait que soixante ans.

Autour de l'homme s'est tissé un réseau d'affections et d'amitiés. Marié à Françoise, qui mourut dans un accident en 1959, il en eut trois enfants, François, Sylvie et Dominique née en 1955, qui à son tour décéda brutalement à l'âge de douze ans. Ces disparitions soudaines, dans des circonstances tragiques, furent la douleur profonde de sa vie, qu'il manifesta peu car l'homme était discret et peu enclin à se livrer. Mais lui qui avait la foi, put penser que Dieu l'éprouvait durement, et sans doute fut-il tenté de s'appliquer cette belle formule qu'il écrivit un jour pour commenter une oeuvre picturale : "Cet étrange secret dans lequel Dieu s'est retiré". De son remariage en 1961 avec Marianne, qui devint une active collaboratrice, apprenant en particulier le japonais pour l'aider dans ses recherches, naquit en 1964 une autre fille Claudine. Autour de cette cellule familiale vinrent graviter les nombreux amis et élèves français et étrangers que souvent Marianne gardait à sa table. Car l'homme a tissé autour de lui un réseau d'amitiés internationales qui ont beaucoup fait pour le renom de notre Université et celui de la science française à l'étranger. Le nombre d'invitations hors de France pour y prononcer des conférences et assurer des cours est impressionnant. Je citerai en tête l'Allemagne à Augsburg, Bonn, Cologne, Fribourg, Hambourg, Tübingen et Heidelberg qui lui conféra le titre de docteur honoris causa en 1978. Mais ce sont aussi l'Angleterre (Birmingham, Durham, Edimbourg, Exceter, Leeds, Liverpool, Londres, Manchester, Newcastle), la Belgique, l'Italie et la Suisse. L'Europe centrale et l'Europe du Nord l'on souvent appelé, particulièrement la Hongrie (Budapest, Debrecen), la Pologne (Cracovie, Varsovie), la Suède (Göteborg, Stockholm, Uppsala), la Yougoslavie d'autrefois (Belgrade, Ljubljana, Sarajevo, Skopje, Split, Zagreb). Loin de

ces horizons européens, ce sont les universités américaines de Columbia à New-York, de Cleveland et de l'Ohio, et enfin celles de Tokyo et de Kyoto au Japon qui fut le terrain de prédilection de la dernière partie de sa vie.

Ce sont ses amis japonais qui prirent l'initiative de réunir et de publier le livre de *Mélanges*, intitulé "Ici et ailleurs : le XVIIIe siècle au présent", offert en 1996 à l'occasion de ses soixante-dix ans. Ce titre significatif renvoie à la phrase que Jacques Proust écrivit un jour : "Etre libre de parler et d'agir à ma guise, ici et ailleurs". Parmi les trente-sept collaborateurs qui ont apporté leur concours, vingt-cinq sont des étrangers : Japonais mais aussi Allemands, Américains, Australiens, Belges, Canadiens, Espagnols, Italiens, Russes et Suisses.

Au frontispice de cet ouvrage, une photographie prise par sa fille dans le parc de Montsouris à Paris. On y devine, dans l'arrière plan, un tronc de pin et un cèdre. Il fait froid car l'homme porte à la fois un gilet, une veste et un pardessus. Dans son visage, en gros plan, ce qui étonne ce n'est pas le contraste de ses cheveux blancs coupés courts et de ses sourcils noirs et épais, c'est le regard. Les yeux, symboliquement je ne sais, et eux seuls, sont tournés vers notre gauche, et sinon vers le ciel, en tout cas vers un point situé assez haut sur l'horizon pour que le regard contienne une sorte d'interrogation et de curiosité lointaine, cependant que sur les lèvres fines et minces se dessine un sourire d'attente et d'incrédulité. Cet homme, on le sent bien, est à la fois proche et lointain, non pas distant mais mu par un but qu'il s'est fixé.

L'homme a d'abord le sens du devoir. Professeur rigoureux et précis, il enseignait avec une autorité souriante qui alliait le savoir, la culture et l'aisance. Ses étudiants étaient son premier souci. Se faisant un point d'honneur d'assurer toujours la question relative au XVIIIe siècle au programme de l'Agrégation, il passait une partie de l'été à en épuiser la bibliographie. Directeur rigoureux et strict de mémoires et de thèses, lisant et corrigeant avec attention les fragments des travaux qu'on soumettait à son jugement, il n'en faisait pas moins la conquête de ses élèves auxquels il donnait tout son savoir, toute son intelligence, et finalement toute son amitié. Ses disciples japonais, dont le nombre ne cessa de croître, se considéraient tantôt comme ses fils, tantôt comme ses frères, pour reprendre leurs propres termes, dans une sorte de parenté physique, intellectuelle et historique digne d'une famille japonaise.

Certes l'homme peut paraître raide, distant ou même froid. Dans les réunions à l'Université où j'ai pu le voir, il était souvent silencieux, il savait se mettre à l'écart, il paraissait en retrait, puis subitement intervenait au moment nécessaire. Au besoin, il maniait l'ironie. Son humour était sec, précis. On pouvait le croire insensible, mais ce n'était pas un homme froid. Les fragments de correspondance que vient de publier le professeur Yoichi Sumi, de l'Université Keio à Tokyo, dans la revue *Dix-huitième siècle* (2006) conservent la marque de sa vive attention aux gestes de courtoisie et à l'harmonie à laquelle sa passion pour la poésie et la musique le conduisait. Dans l'un de ses derniers livres, paru en 2003, sur le royaume du Japon d'après la description qu'en a donnée François Caron, huguenot des Pays-Bas, en 1636, Jacques Proust s'est amusé à écrire de sa source : "Il n'est pas d'usage, chez les fidèles de confession réformée, de mêler vie privée et vie publique, ni de laisser transparaître dans la seconde, même aux moments les plus douloureux, les émotions éprouvées dans la première. Cela leur vaut généralement une réputation imméritée de rigorisme et de froideur". Le huguenot Jacques Proust savait bien de quoi il parlait. Mais aux dires de l'une de ses amies, Béatrice Fink, de l'Université du Maryland, c'était le meilleur des correspondants, savant et amusant, même agenouillé sur le tatamis pour les plantureux petits déjeuners japonais, faits de thé, de riz, de poisson grillé, d'œufs brouillés et de légumes marinés. En vérité, on trouve des flèches d'humour même dans ses écrits les plus sérieux. Dans l'un de ses ouvrages sur le Japon, parlant des soudards, marins et soldats, que la Compagnie des Indes Orientales y entretenait, il écrit

à la manière de Voltaire : “Ivrognes, débauchés, voleurs, beaucoup n'étaient pas des Hollandais. Il y avait même parmi eux de bons catholiques”. En privé d'ailleurs, il racontait, paraît-il, quelques histoires salaces sur un couvent de nonnes, qu'il avait voisiné dans sa jeunesse, prémonition du destin de celui qui allait devenir le spécialiste de l'auteur de La Religieuse.

Fervent huguenot, fidèle à la religion protestante dans laquelle il avait été élevé, il fut un homme de convictions dont il ne faisait pas mystère mais sans les mettre en avant. Dans sa jeunesse, il se montra très engagé dans la Fédération des étudiants protestants dont il fut le vice-président. On était aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Sa génération était marquée par l'épreuve, tout était à reconstruire dans cette période intense. Jacques Proust ne séparait rien ; la politique, la philosophie, la religion n'étaient que des aspects intimement imbriqués d'une même pensée. Il était donc un protestant engagé. Sans doute s'éloigna-t-il de la pratique au moment de la guerre d'Algérie lorsque des membres de sa communauté adoptèrent des positions politiques qui lui semblaient contraires à l'esprit d'ouverture et de tolérance qui était le sien. Mais il y revint plus tard, à l'époque du décès de sa fille Dominique, si bien qu'à Montpellier il participa avec assiduité au culte du temple de la Rue Brueys et qu'il se lia d'amitié avec le responsable étudiant de la communauté de la Route de Mende, près de l'Université Paul Valéry. Il publia de nombreux articles dans l'hebdomadaire Réforme et dans la revue Etudes théologiques et religieuses. Dans ceux qui parurent dans Réforme, une cinquantaine à partir de 1985, il ne faut pas rechercher de réflexion religieuse mais un témoignage de sa foi sur les sujets les plus variés de l'actualité : critiques d'expositions de peinture, de spectacles, de théâtre, de romans et d'essais, mais aussi points de vue sur quelques questions brûlantes : la pauvreté et la démocratie à Madagascar, l'évolution de l'U.R.S.S. sous la perestroïka, les malheurs de la Roumanie, l'Europe (l'avenir de l'Allemagne) et ses frontières (la Suisse en fera-t-elle partie?), les responsables politiques chrétiens du Liban, la francophonie au Canada. C'est donc le citoyen Jacques Proust qui s'y révèle en même temps que, écrivant dans un journal protestant, il éclaire l'évolution du monde à la lumière de sa foi.

On trouve des réflexions religieuses plus intellectualisées dans ses contributions aux Etudes théologiques et religieuses, revue de la Faculté de théologie protestante de Montpellier. Jacques Proust y révèle à la fois sa vaste culture littéraire, historique et philosophique, sa connaissance profonde des questions théologiques et culturelles et toute son intelligence critique. Cherchant un jour à définir la foi, il écrit qu'elle peut être considérée comme une idée confuse dont la figure est celle d'un réservoir qu'on alimente, mais que c'est aussi un regard qui porte les yeux vers le haut, un regard perspicace et perçant, comme est pénétrant un regard critique.

Le voici par exemple en 1980 qui fait une lecture de deux Credo de 1968, la Confession de foi dite de Montpellier, rédigée par Daniel Lys et Michel Bouttier, et celle, écrite en allemand, de Dorothee Soelle qu'il traduit à nouveaux frais. Il n'en fait pas qu'une lecture comparative traditionnelle, observant les points d'union et les différences plus nombreuses, mais, dans la suite de son maître Louis Althusser, il en fait une lecture symptomale qui décèle l'indécelé dans un texte et le rapporte à un autre texte présent, en quelque sorte dans le premier.

Mais le voici également en 1986, lui qui assiste régulièrement au culte du dimanche, qui prend parti dans la querelle des rites nouveaux qui apparaissent et dont la forme peut paraître pauvre : gestes de convivialité, chants folkloriques, guitare et flûte à bec, alors que l'auditoire d'un baptême, d'un mariage ou d'un enterrement ne comprend plus grand chose aux gestes et aux paroles de l'officiant. Cette question le ramène à la notion de religion naturelle, chère au courant des Lumières, expression de la conscience, dégagée de toute superstition et de tout dogme. Mais il la réévalue dans

le cadre des sciences humaines : l'homme ne communique pas que par la parole mais aussi par un ensemble de comportements et de gestes ; il est à la fois corps et âme et l'on ne peut donc pas s'adresser à une seule partie de lui-même (l'âme) sans manquer la communication.

C'est dans un article de 1972 que se révèle le mieux, le plus profondément je crois, la pensée religieuse de Jacques Proust. Dans cette étude, qui devait plus tard jeter une passerelle inattendue avec le Japon, il s'attache à la lecture d'un sermon anonyme sur le récit des Noces de Cana dans l'évangile de Jean. Ni la date, ni le lieu n'en sont connus, mais peu importe : c'est le discours-objet qui l'intéresse et qu'il interroge selon une critique psychanalytique. Il dissèque l'armure du texte, en relève les joints et les fissures qui permettraient au sermon de respirer, dresse de l'auteur une représentation implicite, à la fois effacé et autoritaire, et de l'auditeur un portrait robot. J'ai l'impression, est-ce une fausse intuition, que Jacques Proust, avec pudeur, sur ce point pense à lui-même. Il ne dit pas d'ailleurs "l'auditoire" mais "l'auditeur", et cet auditeur qu'analyse Jacques Proust est un chrétien baptisé et catéchisé qui a une bonne connaissance de la Bible, déchristianisé sans doute, mais plein de bonne volonté : ce sermon est fait, dit-il, pour le réveiller, l'exhorter, le ranimer.

C'est le moment sans doute où l'homme de convictions qu'était Jacques Proust se remet en question. Homme de gauche toujours, longtemps adhérent au Syndicat National de l'Enseignement Supérieur et membre de son bureau à l'Université Paul Valéry, il avait adhéré d'abord au Rassemblement démocratique révolutionnaire fondé par Sartre et Bourdet, puis en 1955, lorsqu'il était assistant à la Sorbonne, il prit sa carte au Parti Communiste Français. Militant actif, il vendait l'Humanité Dimanche dans les rues. Cette adhésion était parfaitement connue dans les milieux universitaires. Il n'en faisait pas mystère et cet engagement n'était que la suite de ses convictions religieuses. Lorsqu'en 1968 les étudiants de la Faculté de Théologie protestante le questionnèrent sur ses positions de protestant et de communiste (au fond, peut-on concilier les deux?) il répondit, au témoignage du pasteur Michel Bouttier qui assista à cette rencontre, qu'il avait le sentiment que les changements nécessaires iraient plus vite avec le Parti Communiste qu'avec les Eglises. C'est donc l'espérance d'un monde meilleur qui le guidait.

C'est pourquoi, ne cédant jamais à la langue de bois, il s'éloigna, progressivement sans doute, du Parti. Il s'en éloigna déjà lors des événements de la Tchécoslovaquie en 1968, puis plus encore à la lecture d'Alexandre Soljenitsyne dont l'Archipel du Goulag fut publié en 1973. A partir de là, il fit un reclassement complet pour s'orienter vers une vision morale et politique nouvelle. A un collègue et ami, comme lui membre du Parti Communiste, qui lui disait un jour être ébranlé mais qu'il fallait rester du côté des pauvres, Jacques Proust répondit que cela avait été longtemps sa conviction, preuve s'il en fallait une, que son attachement au Parti avait été une "sympathie" morale pour l'humanité souffrante bien plus qu'une adhésion philosophique. Vint donc le moment où ne pouvant plus supporter la dictature et la brutalité d'un régime, ni le fonctionnement interne du Parti Communiste, sa rigidité et sa langue de bois, il préféra balayer ses dernières hésitations.

Pourtant il continua quelques temps encore à passer pour un militant fidèle. C'est ainsi qu'en 1976 le Ministère de l'Enseignement Supérieur fit appel à lui pour organiser à Montpellier la venue de Boris Porchnev, grand académicien soviétique, poids lourd de l'école historique marxiste, auteur d'analyses marxistes des révoltes paysannes en France au XVIIe siècle, qui étaient le sujet d'une vive controverse avec l'école française, incarnée surtout par Roland Mousnier. Jacques Proust surpris, et un peu agacé d'être considéré à Paris comme une sorte de délégué de l'U.R.S.S., s'acquitta de sa tâche avec conscience et organisa un grand débat devant un amphithéâtre plein de l'Université.

Mais il accompagna aussi Boris Porchnev au bord de la Méditerranée pour lui montrer la mère de toutes les civilisations. L'homme avait des principes et il leur était fidèle ; il ne pouvait pas y avoir d'accommodements avec la justice et la vérité.

De là découle son refus des honneurs. Il fuit les commémorations tumultueuses et quelque peu hâtives, comme il le montre en 1983 au moment où on s'apprête à célébrer le bicentenaire de la mort de Diderot. Il a toujours refusé les responsabilités administratives qui l'auraient écarté de ses deux piliers, l'enseignement et la recherche, et qui l'auraient conduit inévitablement à composer. La seule décoration qu'il ait acceptée, ce sont les Palmes Académiques dont il fut commandeur. Mais il refusa l'Ordre National du Mérite lorsqu'il apprit que des hommes politiques locaux se targuaient de le lui faire obtenir. Un jour, en 1972, des collègues parisiens crurent le décider à venir les rejoindre dans une prestigieuse université, mais c'est bien mal le connaître que de lui faire miroiter que deux ans plus tard il en serait élu doyen ! D'ailleurs il n'avait que peu de goût pour la gestion universitaire. Les seules responsabilités qui valaient à ses yeux étaient en rapport avec la recherche : président de la commission des bibliothèques, membre du Conseil Scientifique, président de la commission de spécialistes, membre des commissions du C.N.R.S.. Après son départ à la retraite en 1986, il dirigea pendant dix-huit mois la Maison du Liban à la Cité Universitaire internationale du boulevard Jourdan à Paris. C'était pour lui l'occasion de se rapprocher des sources de son travail. Mais la tâche de gestionnaire et la longue diplomatie qu'il fallait déployer entre les chiïtes, les maronites et les orthodoxes eurent raison de lui. Il quitta la fonction mais demeura à Paris de 1988 à 1993 pour ses travaux personnels. Il avait toujours dit, d'ailleurs, qu'il prendrait sa retraite quand la part administrative l'emporterait sur les autres activités. Sentant ce moment venu et ne voulant en rien sacrifier de sa recherche, à soixante ans, il préféra partir. Comme il l'écrivit à ce moment là à un élève japonais : “La retraite a cela d'excellent et de délectable que j'ai enfin pu sortir du ghetto où l'Université pensait peu à peu m'enfermer”.

Homme de devoir, de convictions et d'amitié, tout cela convergeait en une exceptionnelle intelligence critique, une méthode rigoureuse, des analyses précises, un respect scrupuleux des sources. Cet esprit critique remonte sans doute à ses origines huguenotes dont il hérita le goût de la contradiction indispensable à l'exercice du libre examen. Mais aussi peut-être à son amour du grec ancien que lui avait enseigné à Poitiers Paul Vicaire, qu'il retrouva plus tard professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier. Il avait hésité un moment à se diriger dans cette voie. S'il ne le fit pas, sa connaissance de la Grèce ancienne le prédisposa, en tout cas, à l'exercice de la raison et de l'intelligence critique. Dans l'un de ses derniers ouvrages, [l'Europe au prisme du Japon](#), paru en 1997, il écrit à propos du manque d'objectivité des sources jésuites qu'il utilisait : “Je ne les accuse pas de dissimulation : nul ne saurait s'observer soi-même avec assez de sens critique pour pouvoir dire à coup sûr de quel lieu il parle, et je ne m'exclus pas du champ d'application de cette loi”.

Dès 1954, Jacques Proust a commencé une oeuvre fondamentale qui a considérablement enrichi et renouvelé les études dix-huitiémistes. Sans compter plusieurs gros ouvrages, il a publié jusqu'en 2005, l'année de sa mort, dans des revues françaises, allemandes, belges, anglaises, suisses, américaines, un nombre considérable d'articles qui témoignent de sa curiosité et de la variété de ses intérêts. Bien sûr Diderot et l'Encyclopédie y ont la part belle, parfois sur des aspects qui surprennent le non initié : Diderot savait-il le persan, Diderot et la physiognomonie, Diderot et la philosophie du polype, Diderot et la fée Moustache, mais prenons y garde : Jacques Proust avait un art consommé de choisir des titres qui font venir l'eau à la bouche. Il n'y a pas que Diderot dans cette production scientifique : Beaumarchais, Sade, Mozart, La Fontaine, l'abbé Prévôt et Balzac, Flaubert, Colette l'ont aussi retenu. Car sa culture est immense. Relisez l'éloge de Jeanne Galzy qu'il a prononcé devant vous. Dans l'analyse riche et précise de son oeuvre, romans intimistes,

autobiographiques, historiques ou mondains dont il juge sévèrement la superficialité des personnages anecdotiques, les rapprochements fusent à chaque page : c'est George Sand, Colette, Stendhal, Marcel Proust, par exemple, qui sont appelés en renfort.

Une bibliographie seulement sélective, publiée dans la revue Dix-huitième Siècle (2006) et établie par Muriel Brot qui fut la dernière thésarde de Jacques Proust, aujourd'hui chercheur dans un laboratoire mixte du C.N.R.S. et de Paris IV, bibliographie rassemblée avec l'aide de Marianne Proust, on compte cent vingt-sept titres, et encore ne contient-elle pas les comptes-rendus et articles sur des sujets variés et personnels comme ceux que j'ai déjà cités, ni un certain nombre de titres antérieurs à 1995 parce qu'ils sont déjà répertoriés dans les Mélanges qui lui ont été offerts en 1996 à l'occasion de ses soixante-dix ans.

La bibliographie personnelle qui figure en tête de cet ouvrage, et qu'il a pu lui-même contrôler, totalise deux cent quatre-vingt-six articles et livres. Elle n'a pas cessé de s'allonger. Des articles paraissent encore plus de dix-huit mois après sa mort. Car Jacques Proust était à la fois un travailleur infatigable et un chercheur scrupuleux. Les éditions et rééditions des oeuvres de Diderot qu'il publia étaient dotées à chaque fois de préfaces nouvelles qui éclairaient l'évolution de la recherche, tant en France qu'à l'étranger, depuis la dernière livraison. Aussi est-ce avec un amusement teinté d'ironie (mais qui montre à quel point la recherche littéraire avait évolué en son temps) qu'il raconte comment, regrettant devant l'un de ses maîtres en Sorbonne, au début de son travail sur Diderot, de ne pas savoir plusieurs langues étrangères vivantes qui lui seraient nécessaires, ce dernier avait rétorqué : "Mon cher, ce que font les étrangers ne compte pas". Evidemment, ce ne fut pas l'école de Jacques Proust.

De cette oeuvre immense, je ne peux qu'évoquer, n'étant pas spécialiste de la littérature du XVIIIe siècle, quelques aspects, trois principalement qui montrent combien Jacques Proust a su en renouveler périodiquement son approche, tout en enfantant une oeuvre dotée d'une forte logique interne. Au premier rang, bien sûr, Diderot et l'Encyclopédie pour reprendre le titre de sa thèse principale publiée en 1962 et soutenue en 1963 (rééditée depuis en 1967, 1982, 1995), puisque selon l'usage universitaire, bien oublié, on ne soutenait sa thèse de doctorat ès lettres qu'après la sortie de son édition imprimée, dûment estampillée du nihil obstat du Doyen de la Faculté. Cette oeuvre montrait l'importance d'un auteur que la tradition universitaire traitait avec condescendance. On faisait de Diderot une sorte de chef d'une bande d'esprits forts, de complices hauts placés, réguliers ou pigistes, les d'Alembert, de Jaucourt, d'Holbach, Helvetius, Turgot, Buffon et bien d'autres, mais par lui-même sans grande consistance. Sans aller jusqu'au mot féroce de Barbey d'Aurevilly : "Il aurait pu être un bénédictin, il n'a été qu'un malédicte", son ami Jacques-Henri Meister, lui-même, écrivit dans une nécrologie parue en 1788 : "Diderot ne fit aucune découverte qui ait agrandi la sphère de nos connaissances. Peut-être n'a-t-il laissé après lui aucun ouvrage qui seul puisse le placer au premier rang de nos orateurs, de nos philosophes, de nos poètes". Jacques Proust, en même temps qu'il était attiré par Diderot parce que, comme lui, il était éloigné de tout esprit de système, fit pénétrer dans l'énorme massif de l'Encyclopédie. Il s'est attaché, en effet, à montrer la place que l'Encyclopédie a tenue dans la vie et la pensée de Diderot. On savait qu'elle l'avait nourri, matériellement, par les contrats signés avec les libraires entre 1745 et 1760, au point d'ailleurs qu'il paraissait entendu que l'Encyclopédie avait été pour lui une oeuvre alimentaire qui l'avait détourné de sa vraie vocation. Mais quant à l'oeuvre de Diderot, on ne s'intéressait qu'à ses Salons, ses romans et quelques oeuvres dramatiques, au demeurant pour en faire un auteur secondaire faute de pouvoir le classer. Jacques Proust s'est donc attaché à discerner la contribution personnelle que Diderot a prise dans le dictionnaire. Il traduit l'Histoire de la Philosophie que Jacob Bruckner avait écrite à la fin du XVIIe siècle, il remet en forme des mémoires techniques, il



collationne des planches, il écrit lui-même de nombreux articles sur les arts, la philosophie, la politique, près de six cents selon les recherches de Jacques Proust, tantôt pionnier de la vulgarisation scientifique et technique, tantôt grand journaliste politique rappelant les principes à suivre plus que les solutions à mettre en oeuvre.

D'un autre côté, Jacques Proust a déterminé le rôle que cette collaboration à l'Encyclopédie a eu dans le développement de la pensée de Diderot. Elle a été le banc d'essai de l'oeuvre purement littéraire. Je ne citerai que deux ou trois exemples. Les articles de l'Encyclopédie qui ont souvent la forme d'échanges entre auteurs ont permis à Diderot d'affiner son art du dialogue. La fréquentation assidue des dessinateurs et graveurs pour les planches de l'Encyclopédie a influencé la manière dont Diderot considère les oeuvres picturales présentées aux Salons. Dans un article de 1972, publié dans un recueil d'études du Centre du XVIIIe siècle à Montpellier, Jacques Proust a même montré que l'article "Bas" de l'Encyclopédie, qui décrit le métier à bas et son fonctionnement, mécanique et social, se rencontre avec le Neveu de Rameau. Sans avoir le goût du paradoxe, Jacques Proust y voit la même problématique de la relation triangulaire homme-univers-machine, la même préoccupation de rendre compréhensibles les caractéristiques et les mouvements d'un objet complexe, la même interrogation sur les rapports entre celui qui écrit, l'objet dont il parle et ceux à qui il en parle, Jacques Proust résumait ces liens qui unissent l'Encyclopédie et le reste de l'oeuvre de Diderot en disant que le Neveu de Rameau, le Rêve d'Alembert et les Salons sont le double ou l'envers de l'Encyclopédie ou, d'une manière encore plus imagée, qu'ils en sont des métaphores. Dans ce travail harassant, Diderot est entré en contact intime avec les éléments les plus actifs de la société de son temps : non pas la grande bourgeoisie du négoce et de la finance, ni la petite bourgeoisie des métiers de la sans-culotterie parisienne, mais les officiers et magistrats, les professeurs, les juristes, les médecins, les ingénieurs qui préparaient la révolution, non pas celle de 1789, mais la révolution industrielle et agricole du XIXe siècle. Jacques Proust a donc enraciné ses recherches d'histoire littéraire dans l'histoire économique et sociale, dans la foulée des travaux de l'école française des années 1950-1960, dominée par Ernest Labrousse, regrettant même dans la postface d'une réédition ultérieure de sa thèse de n'avoir pas connu les travaux postérieurs de Fernand Braudel et de ses élèves.

Cette grande thèse l'a d'emblée classé parmi les meilleurs spécialistes du XVIIIe siècle et il joua désormais un rôle essentiel dans le renouveau des études sur le Siècle des Lumières. Comme sa thèse secondaire, une autre particularité disparue, avait consisté en la publication des Quatre Contes, il devint rapidement un éditeur infatigable des textes de Diderot, et il fut nommé secrétaire du Comité national chargé de publier les oeuvres complètes. Il le resta jusqu'en 1984 lorsqu'il démissionna, lors d'une Table Ronde qu'il avait organisée, parce que l'éditeur voulait faire une édition de prestige et coûteuse. Jacques Proust établit le plan général de l'édition en trente-trois volumes et en prit la direction avec Hubert Dieckmann, allemand devenu citoyen américain, professeur à Cornell University et Jean Varlot, professeur en Sorbonne, qui remplaça Jean Fabre après la mort de ce dernier. Cette édition, désignée par les initiales des membres du triumvirat, D.P.V., est une entreprise s'une ampleur considérable, vertigineusement critique, un immense chantier encore inachevé. Jacques Proust se heurtait à de multiples difficultés de taille, la moindre n'étant pas la transmission des manuscrits de Diderot connus par deux collections principales : celle qui était partie à Saint Petersburg avec la bibliothèque achetée par Catherine II, connue de longue date mais d'accès difficile à l'époque de l'Union Soviétique, et celle mise en ordre par la fille de Diderot, Angélique, mariée à Monsieur de Vandeuil. Restée pendant longtemps dans les archives privées, celle-ci ne fut révélée qu'à la veille de la Seconde Guerre Mondiale et entra à la Bibliothèque Nationale en 1952. C'est sa révélation qui constitua l'acte fondateur des recherches modernes sur Diderot. Pour une édition complète, il fallait donc établir la liste des oeuvres, en ôter des textes qui n'étaient pas de Diderot, y ajouter des titres nouveaux et non des moindres(Jacques le

Fataliste, le Rêve de d'Alembert par exemple), comparer les manuscrits des deux collections comme pour les Eléments de Physiologie connus par deux copies radicalement différentes, établir une chronologie difficile puisque des oeuvres ont été publiées après la mort de Diderot (la Religieuse n'est sortie en librairie qu'en 1796 soit onze ans après la mort de l'auteur). Dans cette édition, dont les dix derniers volumes ne seront disponibles que dans les décennies à venir, plusieurs ouvrages de 1971 à 1989 ont été directement de la responsabilité de Jacques Proust, comme en 1976 les articles de Diderot dans l'Encyclopédie qui constituent à eux seuls quatre tomes (V à VIII). C'est l'édition en 1989 des Contes, avec le Centre d'Etudes du XVIIIe siècle de Montpellier, qui constitua sa dernière contribution. Mais en même temps, Jacques Proust a publié indépendamment d'autres textes de Diderot, comme le mémoire Sur la liberté de la presse appelé aussi Lettre sur le commerce de la librairie, paru aux Editions Sociales en 1964, et il donna dans le Livre de Poche, avec des notes et des postfaces, Jacques le Fataliste, le Neveu de Rameau, la Religieuse, les Bijoux indiscrets. Signe de l'intense travail que nécessitaient ces éditions, Jacques Proust a publié dès la fin de 1969 à Bruxelles un article de seize pages intitulé "De l'usage de l'ordinateur dans l'édition des grands écrivains français du XVIIIe siècle".

Je citai, voilà un instant, le Centre d'Etude du XVIIIe siècle de Montpellier que Jacques Proust a créé en 1968 et qui, aujourd'hui regroupé avec d'autres équipes de l'Université, s'intitule Institut de Recherche sur la Renaissance, l'Age classique et les Lumières (I.R.C.L.). Ce fut l'un des premiers centres de recherche fondés à l'Université Paul Valéry, en même temps que le Centre d'Histoire du protestantisme de Jean Boisset et l'Atlas régional du Languedoc-Roussillon de Raymond Dugrand. Cette création s'est faite à la croisée de deux facteurs favorables. D'une part, Jacques Proust qui insistait sur l'équipement matériel de la recherche, avait été à l'origine du Laboratoire de Français et l'avait doté d'un appareillage de photographie et de microfilm. D'autre part, il était un partisan de la recherche collective. Dans l'avant-propos du recueil intitulé Recherches nouvelles sur quelques écrivains des Lumières, publié par le Centre en 1972, il prône la voie de la recherche "coopérative", de telle sorte que "ce recueil marque peut-être la fin d'une étape -celle où l'on juxtapose encore des recherches individuelles- et en annonce une nouvelle au terme de laquelle aucun individu ne pourra se prévaloir d'avoir contribué plus ou mieux qu'un autre à l'oeuvre commune". Le Ministère de l'Enseignement Supérieur, de son côté, voulait créer des centres de recherche en Lettres en donnant une prime à la thématique régionale. C'est ainsi que naquit le Centre d'étude du XVIIIe siècle dont le projet fut de recenser la richesse des fonds régionaux de manuscrits et de livres anciens du XVIIIe siècle, richesse inexploitée parce qu'une bonne partie (85%) restait inconnue des catalogues de la Bibliothèque Nationale. Dotée de moyens importants pour un centre littéraire, cette équipe associée au C.N.R.S., dirigée par Jacques Proust jusqu'à sa retraite en 1986, créa des liens étroits entre l'Université et les Bibliothèques. L'inventaire rassembla plusieurs milliers de fiches, d'abord manuscrites puis microfilmées et informatisées. Parmi les exploitations qui ont pu être faites, on peut citer le fonds Bordeu à Pau, un des grands médecins du XVIIIe siècle, l'un des personnages du Rêve de d'Alembert. Le fonds, conservé à Valleraugue (Gard), d'Anglivièl de La Baumelle, professeur de langue et belles lettres françaises à Copenhague, incarcéré plusieurs fois à la Bastille et fâché un temps avec Voltaire, a donné naissance à l'importante monographie de Claude Lauriol, intitulée "La Baumelle, un protestant cévenol entre Montesquieu et Voltaire". A Lunel, avec le soutien de l'Inspection Générale des Bibliothèques, c'est l'extraordinaire collection que Jean-Louis Médard (1768-1841) avait léguée à sa ville natale, que l'on put exploiter alors qu'elle demeurait dans des placards. A la Bibliothèque Municipale de Montpellier, le travail du Centre coïncida avec la volonté de Françoise Mourgue-Molines de moderniser le fichier et de remplacer les vieilles fiches manuscrites par des fiches au format international, refaites à nouveau frais livres en mains ; ce travail y dura sept ans.

Au point de départ de cette direction de recherches, qui a suscité de nombreux mémoires et

thèses, se trouvait l'ouvrage de Jacques Proust sur L'encyclopédisme dans le Bas-Languedoc du XVIIIe siècle, publié en 1968. Son objet était d'étudier la réalité sociologique sous-jacente à l'Encyclopédie, c'est-à-dire les groupes sociaux qui ont fourni des collaborateurs à l'entreprise, des souscripteurs et des lecteurs. Dans ce vaste réseau de relations interrégionales et internationales, le Bas-Languedoc s'est avéré comme la province qui a fourni à l'Encyclopédie le corps de collaborateurs le plus personnalisé et la contribution la plus marquée d'originalité. La raison en fut principalement la place que tenait notre Académie, la Société Royale des Sciences fondée en 1706. Jacques Proust a bien mis en lumière le rôle capital qu'elle joua dans la formation sur place d'un esprit encyclopédique et dans sa diffusion. On retrouve ainsi dans l'Encyclopédie des articles de Venel, médecin et chimiste à Montpellier, de Ratte (de) conseiller à la Cour des Comptes, mathématicien et Secrétaire perpétuel de la société, de Barthez le plus brillant des médecins de Montpellier dans cette fin de siècle, du pharmacien Montet et d'autres encore. Notre Académie a donc joué le rôle de réservoir d'hommes influents partageant le goût des sciences et leurs applications pratiques.

Dans la bibliographie de Jacques Proust surgit soudain en 1977 la traduction en japonais de l'article, paru cinq ans auparavant dans les Etudes théologiques et religieuses consacré à l'étude d'un sermon sur les Noces de Cana. Mais, peu après, en 1979, son livre si précieux intitulé L'Encyclopédie, synthèse remarquable des connaissances sur le sujet en moins de trois cents pages, est à son tour traduit en japonais. Dès lors, le Japon prend une place de plus en plus importante. Ce n'est pas en réalité un hasard d'édition. Les prémices remontent à 1958 lorsque Jacques Proust, âgé de 32 ans, intervient dans un séminaire à la Sorbonne pour y présenter l'état de ses recherches sur Diderot. Il y avait dans son auditoire le futur professeur Nakagawa, celui-là même, qui en 1996 publiait et préfaçait les Mélanges offerts à Jacques Proust. Si bien que de bonne heure Montpellier devint un "lieu de pèlerinage" pour de jeunes dix-huitièmistes japonais qui, venant en France, migrèrent de Paris vers Montpellier, attirés par la renommée de Jacques Proust. Je pense, toutefois, que le goût pour le Japon eut des raisons encore plus profondes. Pays de l'accueil, de la convivialité et du respect de la culture ancienne, le Japon était aussi souvent considéré au XVIIIe siècle comme le véritable antipode de l'Europe. A ce titre, il attirait la curiosité des philosophes comme Voltaire dans l'Essai sur les mœurs (chap. 142) et Diderot dans son article sur la "Philosophie des japonais", rédigé pour l'Encyclopédie. Une question y est sous-jacente : les Japonais sont-ils si différents de nous? Certes disaient les philosophes, ces îles n'ont jamais été soumises et leurs populations y sont pures de tout mélange. Mais, en fin de compte, elles ont les mêmes fables et légendes que nous et, par delà le shintoïsme et le bouddhisme, elles respectent les mêmes principes universels et positifs de la loi naturelle.

Il y avait donc pour Jacques Proust sur ce sujet une manière d'étendre ses recherches sur les réseaux des savants qui tissaient leur toile en Europe et de retrouver ainsi les auteurs occidentaux qui étaient représentés dans les bibliothèques japonaises du XVIIIe siècle. On voit ainsi combien pour Jacques Proust aucune recherche sérieuse ne pouvait rester enfermée dans le cadre d'une seule nation et d'un seul siècle, et combien pour lui, il fallait apprendre à ne plus contempler l'Europe du haut de notre petit clocher. Ceci l'a conduit, bien entendu, à s'initier à l'histoire du Japon en suivant le cours de l'Ecole Normale Supérieure et à la langue japonaise que Marianne Proust apprit aussi pour l'aider dans ses traductions en même temps qu'elle se forma au néerlandais puisque les Pays-Bas et la Compagnie des Indes étaient l'interface quasiment obligé avec le Japon des XVIIe et XVIIIe siècles. Le dernier article que Jacques Proust avait écrit peu avant sa mort et qui vient de paraître (Dix-huitième siècle, 38, 2006) est d'ailleurs consacré aux dictionnaires néerlandais-français-japonais qui ont servi de relais à l'encyclopédisme européen vers le Japon.

Etudiant la réception au Japon des idées, des savoirs et des croyances des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Jacques Proust faisait de cette époque un moment de passage où se dessinaient les dialogues culturels et les transferts de savoirs. Ce qu'il a donc mis en valeur dans cette dernière période de son oeuvre, c'est que contrairement aux idées reçues sur le Japon, celui-ci avait entretenu aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles des contacts précis et étroits avec la culture européenne. On le voit bien dans les cinq communications sur ce thème qu'il fit à notre Académie entre 1990 et 2003 et dans l'ouvrage publié en 2003 avec son épouse sous le titre Le puissant royaume du Japon. La description de François Caron en 1636. François Caron était un huguenot hollandais, d'une famille d'origine française. Outre un registre journalier en néerlandais tenu dans le comptoir de l'île de Kyushu qu'il dirigea de 1639 à 1641, il a laissé en hollandais un livre d'impressions et d'analyses sur le Japon, son régime politique, son armée, sa religion, son économie, et en français un mémoire à l'intention de Colbert qui fit appel à ses services pour établir des échanges avec le Japon. On y voit combien les contacts religieux étaient au centre de toutes les craintes. Les supplices des chrétiens au XVI<sup>e</sup> siècle sont décrits avec une cruelle minutie dans le premier texte, mais dans le dernier texte, on peut lire les conseils que les envoyés du Roi devront suivre s'ils veulent obtenir un traité de commerce. On y trouve en particulier un résumé diplomatique de la situation religieuse de la France à destination des futurs envoyés du Roi. En voici un passage qui en dit long : “Vous direz sur l'article de la religion que celle des Français est de deux sortes : l'une, la même que celle des Espagnols, l'autre, la même que celle des Hollandais ; que sa Majesté ayant appris que la religion des Espagnols est désagréable au Japon, elle a ordonné qu'on envoie de ses sujets qui proposent la religion des Hollandais. Les Japonais feront une objection, savoir si le Roi de France dépend du pape comme le Roi d'Espagne. Vous répondrez qu'il n'en dépend point, le Roi de France ne reconnaissant personne au-dessus de lui”. Voilà en quelques mots l'essentiel de ce qu'on voulait que les Japonais sachent sur le catholicisme, le protestantisme et le gallicanisme en France au début du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est très exactement la problématique soulevée par Jacques Proust dans ses derniers travaux.

L'ouvrage L'Europe au prisme du Japon, publié en 1997 à Paris et traduit en japonais en 1999, puis en anglais en 2002, en est la pierre fondamentale. On y étudie l'image que les Européens, Portugais et Hollandais principalement, ont voulu donner de l'Europe. Il ne s'agit donc pas d'étudier l'influence que l'Occident a exercée sur le Japon. Rompant avec l'eurocentrisme courant, il veut reconstituer l'image que l'Europe donne d'elle-même à ses partenaires japonais. Ainsi, dans le récit du voyage au Portugal laissé par quatre jeunes Japonais, élèves des Jésuites au Japon, récit publié en 1590 qui servit longtemps de manuel de lecture, on voit une Europe idéale, rassemblée sous l'aile de l'Eglise catholique, sans protestants, sans juifs, sans Guerres de religion. A peine y perçoit-on la menace lointaine de l'Islam.

Jacques Proust mourut le 19 septembre 2005 d'une crise cardiaque qu'avaient annoncée, dans les mois ou années précédentes, plusieurs malaises notamment à Padoue en 1993. Sa disparition provoqua une vive émotion à l'Université Paul Valéry et dans le monde des dix-huitiémistes en France et à l'étranger. Plusieurs notices nécrologiques furent publiées dans le journal Le Monde, dans l'Annuaire de l'Ecole Normale Supérieure et, par deux fois, dans la Revue Dix-Huitième Siècle. Toutes soulignent l'importance de l'oeuvre scientifique de celui qui fut, selon le mot de Pierre Chaunu, “le maître des études consacrées à Diderot”. Si Montpellier s'apprête à accueillir du 8 au 15 juillet 2007 le Congrès International des Lumières, comme en a décidé en 2003 le précédent congrès de Los Angeles, c'est bien parce qu'il y avait ici un maître et, pourrait-on dire, une école.

Au-delà de l'activité bouillonnante du chercheur qui reliait littérature, histoire sociale et des mentalités, théologie, psychanalyse, mondes européens et asiatiques, et qui avec entêtement

introduisit dans une Université littéraire des méthodes, alors inhabituelles, proches de celles d'une Université scientifique, j'ai souhaité rendre un hommage à l'homme. Homme de devoir, de conviction et de rigueur, il a été en profonde communion avec le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce ne sont pas les vérités éternelles que révélerait ce siècle, qui le retiennent. C'est l'attitude questionneuse de ses meilleurs écrivains. Lui qui a eu la foi religieuse ne peut être transformé par quiconque en obscurantiste rétrograde parce qu'il a su affirmer aussi la foi dans la raison, la raison des philosophes, c'est-à-dire un esprit de contestation de tout arbitraire.

Voltaire écrivait dans le Dictionnaire Philosophique : “Dès que le fanatisme fait des progrès, il faut fuir et attendre que l'air soit purifié”. Jacques Proust ne fuit pas, il n'attend pas, il dialogue comme son ami Diderot. Rien ne le dépeint mieux au soir de sa vie que cette phrase qu'il écrivit à son amie Béatrice Fink, deux jours avant sa mort : “On ne prêchera jamais assez la tolérance quand on voit le chemin que font le fanatisme, le sectarisme et le communautarisme dans nos sociétés soi-disant évoluées”.

*Michel Gayraud*